

Notice sur le Château de Monvoie

Autor(en): **Chèvre, F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **1 (1885-1888)**

PDF erstellt am: **16.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-684377>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

NOTICE

SUR LE

CHATEAU DE MONVOIE

Par F. CHÈVRE

Curé - Doyen de Saint - Ursanne

Membre de la Société jurassienne d'émulation et de l'Académie de St-Maurice



I

Le passé a pour l'historien des charmes que le présent ne connaît pas, moins encore l'avenir. A la vue des ruines qui couronnent les montagnes du Jura, on se plaît à résusciter par la pensée les monuments des âges qui ne sont plus, à les animer, à leur rendre la vie. Les souvenirs débordent. On revoit dans ces murs abrités par leur site et une vieille tour, le seigneur qui les habite, la fière et douce châtelaine, dont la noble main blanche s'ouvre à la prière du pauvre, et les jeunes filles souriant au ménestrel dont elles applaudissent la voix et le luth, et les jeunes gens s'exerçant de bonne heure à manier l'épée de leurs ancêtres. Livré à ces souvenirs d'un âge qui a fui, le voyageur contemple à loisir les restes d'une splendeur éteinte au souffle des événements et des siècles.

II

A deux lieues de St-Ursanne, en descendant le cours sinueux du Doubs, on arrive dans un vallon qui s'élargit plein de fraîcheur, et qui offre à l'œil de toutes parts un horizon aux contours moins âpres, moins rudes, formés par des forêts de hêtres peuplées de merles, de fauvettes et de joyeux pinsons. C'est le vallon de Lamotte. Voici l'église. Elle est modeste, elle est moderne.

Là-bas, le sol qui ondule près du Doubs, vous montre le lieu où s'élevait au XIII^e siècle le castel du riche Guillaume de Bremoncourt, castel avec son pont-levis et ses fossés profonds, pleins d'eau, qui le défendaient de toutes parts. Dans ce gracieux vallon débouche, vers le nord, un ravin tour à tour égayé du gazouillement d'un ruisseau, ou retentissant du bruit de ses cascades.

Si l'on remonte, à la suite des vieux Celtes ou Rauragues du VI^e siècle avant notre ère, le ruisseau et le ravin qu'il remplit de sa fraîcheur, on voit bientôt se dessiner au sommet d'un puissant mamelon, richement boisé, un pan de vieux mur qu'on serait tenté de prendre pour un simple rocher. Erreur. Qu'on monte encore, qu'on brave les aspérités d'un chemin ou plutôt d'une *charrière*, qu'ont foulée les pas de douze siècles, et bientôt on se voit en face d'une tour fière et menaçante, malgré les débris dans lesquels plonge son pied, contre lequel est venu se briser impuissant le flot des âges.

Cette tour, ce reste de tour, cette ruine, c'est l'ancien château de Montvoie.

III

Du hameau qui l'avoisine et dont les blanches maisons, des bords du Doubs, apparaissent au regard, on se rend, en dirigeant sa course vers le levant, presque à plein pied, à la colline dont le sommet était autrefois l'habitation des sires de Montvoie. En présence de ces ruines qu'on

croyait imposantes, on s'arrête étonné, non de l'aspect de la vieille tour, mais de sa disparition qui semble due à quelque fée et à ses enchantements. C'est là cependant, se disent les visiteurs, en regardant attentivement la colline, c'est bien là que doit se dresser la vieille tour de Montvoie. Faisons quelques pas encore, peut-être la retrouverons-nous. — On avance, et voici qu'à travers le riche feuillage des tilleuls, des hêtres et des ormes, on finit par apercevoir les restes de la vieille tour. Une haie en défend l'approche. On la franchit, on grimpe à travers les broussailles abritées par les arbres de la forêt. Bientôt, si l'on veut toucher de la main ces pierres qui ont bravé la dent des siècles, il faut ramper sur les coudes et les genoux, au risque d'être précipité par le sable glissant, souvenir du ciment qui reliait les pierres du castel antique. Cependant grâce aux ronces auxquelles la main se cramponne, on finit par arriver et s'écrier triomphant : — Nous y voilà !

IV

Levez les yeux et regardez cette ruine. A distance, on la croyait peu de chose. Masquée par les arbres à haute futaie, qui lui font de toutes parts une couronne de verdure, elle ne montrait qu'une petite partie d'elle-même. Mesurez-là maintenant du regard. C'est une tour qui, de la base au sommet, compte encore plus de trente pieds d'élévation. Elle est composée d'énormes quartiers de roche. On se demande avec étonnement comment ces énormes pierres ont été hissées sur cette cime hardie. Le mortier qui les unissait se détache de plus en plus. Ce n'est pas le ciment de Rome. Ce monument ne remonte pas à César. Faites un demi tour vers le midi. Voici une poterne qui servait d'entrée, et aussi de porte de sortie, lorsque le vieux donjon était assiégé par quelque sire du voisinage. Cette ouverture, haute de six pieds et large de trois à quatre pieds, est à plein cintre dans sa partie su-

périeure. On passe avec respect sous cette porte antique. On se retourne. On n'a plus devant soi que la moitié méridionale de la tour à laquelle elle donnait accès.

Cependant on distingue encore sans peine deux retraits, sur lesquels s'appuyait l'extrémité des poutres supportant les planchers des compartiments ou des pailiers qui, d'étage en étage, se partageaient le château des sires de Montvoie. Puis, si on reporte son attention sur les pierres qui en forment le contour extérieur, on est frappé de leur aspect sombre et rougeâtre. Le feu a passé là. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à laisser tomber le marteau sur les bords de ce calcaire, il se désagrège sans effort ; il est friable, il tombe en poudre comme la chaux, tandis qu'à l'intérieur, la pierre conserve et sa résistance et sa couleur blanche ou grise. Il est donc vrai que le château de Montvoie a été un jour la proie des flammes, et que, réduit en cendres, il n'a laissé comme souvenir que la vieille tour que le feu n'a pu dévorer.

V

Six cents ans avant l'ère chrétienne, le Doubs avait ses habitants. Nous n'en voulons d'autre preuve que le fait qui nous est rapporté par Tite-Live, dans le V^e livre de son *Histoire de Rome*. Les Celtes, que l'orient avait envoyés dans les Gaules bien des siècles avant notre ère, étaient devenus si nombreux qu'il fallut, au VI^e siècle avant Jésus-Christ, déverser le trop plein de la population avec Sigovèse, de l'autre côté du Rhin, et avec Bellovèse, au-delà des Alpes.

C'est nous dire assez que les peuples celtiques, remontant le Doubs, comme ils aimaient à remonter les fleuves et les rivières, vinrent de bonne heure chercher aliment et abri sur les bords du Doubs. La chasse et la pêche étaient, avec la guerre, leur occupation favorite. Ils en tiraient leurs premiers moyens de subsistance. La culture du sol ne venait qu'en dernier lieu. Est-ce à dire que les

vallons du Doubs si fertiles aient été oubliés des propriétaires de troupeaux ? Nous ne le pensons pas. Les Rauraques avaient leurs assemblées religieuses sur Repais et leurs réunions politiques dans la forêt de chênes, consacrée par le monument druidique encore debout près de Courgenay. A l'époque de César, le peuple Rauraque comptait au-delà de vingt-trois mille âmes. N'était-ce pas plus qu'il n'en fallait pour que toutes nos vallées en fussent peuplées ? Si les traces de leurs habitations ont disparu, qu'y a-t-il d'étonnant ? Leurs demeures étaient en bois ; c'étaient de simples huttes couvertes de branches, cimentées de terre. Comment ces habitations auraient-elles résisté à l'action du temps ?

VI

A l'époque où César se rendit maître des Gaules et étendit sur les Rauraques, en même temps que sur les Celtes et les Helvètes, le sceptre de Rome, un chemin reliait la vallée du Doubs à la vallée de la Halle. C'est l'affirmation de l'historien Quiquerez, dont les recherches parfois savantes ont leur valeur à côté des produits de l'imagination du romancier. On retrouve, en effet, les traces, çà et là visibles, de cette voie de communication, évidemment aussi ancienne que l'habitation, par le même peuple, de l'Ajoie et de la vallée du Doubs. Cette voie, remontant le ravin et cotoyant le ruisseau de Montvoie, allait en serpentant jusqu'au sommet de la montagne. De là, elle conduisait, en se bifurquant, à Bressaucourt et à Villars.

C'est pour commander du même coup à cette voie et à la population dubienne, que les Romains, après avoir occupé le pays, auraient construit deux tours. La première s'élevait sur la cime du Lomont. Quiquerez en voyait les ruines au lieu dit Châtelat ou *Chété*. Cette tour faisait partie du système de défense organisé par le vainqueur, et répondait à la tour d'Outremont, qui se rattachait au

camp de Jules César, sur le Mont-Terrible. La seconde tour s'élevait sur le monticule couronné de nos jours par les ruines du donjon de Montvoie. Et Montvoie prend son nom primitif de la voie qui passait au pied de la tour, *mons viae* ou *montis via*.

Il est vraisemblable que si l'on fouillait à quelques pieds de profondeur les ruines amoncelées autour de l'ancienne tour ronde de Montvoie, notre hypothèse trouverait là des preuves matérielles de la réalité historique.

VII

Le IV^e et le V^e siècle virent les Barbares inonder les Gaules comme les flots d'une mer en fureur. Vandales, Alains, Suèves et Bourguignons se précipitent dans les Gaules. Dès l'an 407, la forteresse romaine de Robur (Bâle) tombe sous les coups des peuples du Nord. Ils envahissent la Rauracie entière. Les camps romains, les forteresses et les tours de défense du peuple-roi, disparaissent au souffle de cette tempête. Le peuple rauraque, au sein duquel le christianisme a pénétré dès le II^e siècle et jeté déjà de profondes racines, se voit traité en peuple conquis. Les vainqueurs les font passer sous leur joug. Les serfs de Rome sont devenus les serfs des Barbares.

La tour de Montvoie a disparu dans cette tourmente. Et si elle avait échappé par miracle aux mains des Alains et des Vandales, elle ne fut point restée debout devant les Huns. Ceux-ci ne connaissaient que deux moyens de marquer leur passage : le fer et le feu. Le feu qui détruisait toute ville, toute bourgade et toute habitation ; le fer qui moissonnait sans pitié des populations entières ; le fer et le feu, qui changeaient en désert non seulement les contrées les plus riches et les plus populeuses, mais les humbles vallées, qui se croyaient en sûreté au milieu des montagnes, leurs naturels remparts.

VIII

Réfugiés dans les profondeurs des forêts, dans les antres ou sur les hauteurs des montagnes, les descendants des vieux Rauraques, mêlés ici aux Bourguignons, là aux Allemands, ne redescendirent dans leurs vallées que pour y relever les ruines amoncelées par une barbarie qu'ils ne connaissaient plus. La tour de Montvoie fut-elle rebâtie en même temps que les Bourguignons contre les Allemands (ou les Allemands contre les Bourguignons) élevaient les forts avancés appelés du nom *allemand et non bourguignon* de Vorbourg ? On sait en effet que les Bourguignons, maîtres d'une partie du pays des Rauraques, à laquelle ils ont laissé leur langue, se construisaient des forteresses et des tours à l'imitation des Romains, pour assurer leur domination. C'est le sentiment du judicieux auteur de l'*Abeille du Jura* : « Nos coteaux et nos rochers, dit M. Sérasset, portent encore les débris de leurs effrayants manoirs et de leur farouche domination. » (1)

Cependant nous croyons que la plupart des châteaux qui s'élevèrent après la domination romaine, dans les montagnes de l'ancienne Rauracie, furent l'œuvre encore plus des Francks que des Bourguignons, après que les premiers, au VI^e siècle se furent rendus maîtres, et des Bourguignons et de notre pays.

Ce qui est certain, c'est que la tour d'Outremont, sortie de ses cendres, était devenue au VI^e siècle le *château* ou *castel* d'Outremont. Ce château existait, l'histoire de saint Ursanne nous l'apprend, et il était habité par un seigneur dès l'époque où le saint de Luxeuil vint fixer sa demeure et terminer sa carrière dans son rocher sur les bords du Doubs. Nous en inférons que la tour de Montvoie avait aussi fait place à un nouveau château, habité dès lors par quelque noble fils des Francks.

(1) *Abeille du Jura*. I. II. p. 92.

IX

Constituée en fief royal depuis la conquête de la Bourgogne par Clotaire I^{er} (534), la seigneurie de Montvoie demeure au pouvoir des nobles Francks, jusqu'à l'établissement du second royaume de Bourgogne.

En 888, les sires de Montvoie en furent pour prêter hommage-lige à Rodolphe I^{er} et à ses successeurs.

Dès cette époque, une ferme s'éleva sur les terres du seigneur de Montvoie. Cette ferme, qui embrassait les corps de biens cultivables dépendant du château, était celle qui compose aujourd'hui le hameau de Montvoie. Les serfs la cultivaient au profit du seigneur. Toutefois, rien ne nous dit que le premier défrichement du sol, autour du château, ne remonte pas jusqu'à la première occupation de la Rauracie par les Bourguignons.

En 999, le troisième et dernier roi de Bourgogne, Rodolphe III, fit une donation sans réserve de la partie de ses Etats constituant l'ancienne Rauracie, à l'évêque de Bâle, qui était alors Adalbert III. En vertu de cette donation royale, après la mort de Rodolphe (1032), le fief de Montvoie appartint en toute propriété aux évêques de Bâle qui ne tardèrent pas, dans la personne d'Ortlieb de Frobourg, à devenir (vers 1150) (1) princes du St-Empire. Dès lors, le château de Montvoie, avec ses dépendances, fut ce qu'il demeura jusqu'à la Révolution, un fief de l'Eglise de Bâle.

X

En 1284, le seigneur de Montvoie était le chevalier Richard de Vendlincourt. Par un acte écrit à cette époque, Richard s'engageait à tenir ouvertes en tout temps les portes de son château à Thiébaud IV, comte de Neuchâtel, dont il se reconnaissait le vassal. Le sire de Montvoie,

(1) et peut-être déjà dès Bourquard d'Asuel (vers 1100).

dans le même document, promet à son suzerain de lui prêter main forte « à grant force et petite, encontre tous les gens fuors l'évesque de Basle et l'abbé de Murbach. »

Richard de Vendlincourt, fils d'Eberhard alors avoué de Porrentruy, fut considéré lui aussi comme *avoué* ou bailli de Montvoie. A dater de cette époque le nom de Montvoie se transforme en Montvouhay, ou *Mont de l'avoué*. Cette dénomination *nouvelle* a fini par prévaloir sur l'ancienne. Les Allemands l'ont traduite à la lettre par *Vogtsberg* (montagne du bailli).

XI

Le château de Montvoie, au XIV siècle, avait pour voisins les sires de Bremoncourt. Leur castel était situé sur les bords du Doubs. On en voit encore l'emplacement dans la prairie qui s'étend entre la cure actuelle de Lamotte et la rivière. Une vieille tradition veut qu'il y ait eu là une maison de Templiers. Il n'y a eu, comme à Cherckenay et à Bressaucourt, d'autres Templiers que les anciens seigneurs Romains, Bourguignons ou Francks. C'est le sentiment de M. Trouillat.

Le puissant voisin de Montvoie, le chevalier Guillaume de Bremoncourt jouissait, en 1338, d'une fortune assez considérable pour prêter à l'évêque de Bâle, Jean Senn de Münzingen, la somme énorme pour ce temps-là, de mille florins d'or, destinée à la reconstruction du château de Porrentruy, détruit en 1337 par un incendie.

A sa mort, le chevalier Guillaume fondait à la collégiale de St-Ursanne un anniversaire et faisait reposer cette fondation sur différentes terres dont les unes confinaient au « réage de Montvouhay-dessus. » Sa fille, Marguerite de Bremoncourt, veuve du chevalier Bourquard Sporer d'Eptingen, fondait par testament, en 1405, l'hôpital de Porrentruy.

XII

En 1378, le château de Montvoie est aux mains d'un nouveau seigneur et maître. C'est le chevalier Simon de St-Aubin. Qui était ce « noble homme » ? D'où venait-il ? Nous l'ignorons. Ce que l'histoire nous apprend, c'est que des plaintes s'élevèrent dans toute la contrée contre les agissements de Simon et des siens. On les accusait, croyons-nous, de rançonner les voyageurs et de voler les marchands qui avaient le malheur de suivre soit la route de Bremoncourt à Porrentruy, passant sous les murs du château de Montvoie, soit la route longeant le Doubs de St-Ursanne à St-Hippolyte. Il s'agissait sans doute d'un prétendu droit de transit créé et exploité, non sans quelque violence, par le château de Montvoie. Quoiqu'il en soit, il faut bien que ces accusations aient été fondées, puisque nous voyons en 1366, sous le règne du prince Jean de Senn, accourir, bannière déployée, sur les bords du Doubs, les hommes d'armes de Porrentruy. Ils venaient rejoindre la bannière et les hommes d'armes de St-Ursanne, pour châtier de concert le seigneur de Montvoie. En l'absence de ce dernier, le château fut cerné, assiégé par la petite armée, qui n'eut pas de peine à s'en emparer. On fit sortir ignominieusement la mère du chevalier Simon et la noble châtelaine. Puis le château fut pillé et dévasté de fond en comble. Les vengeurs du droit méconnu s'en retournèrent chargés de butin. Le sire de Montvoie se récria. Dix ans après, il demandait justice à l'évêque de Bâle, qui était alors Jean de Vienne. Le prince avait besoin de renfort. Il fit droit aux pressantes réclamations du chevalier. Comme indemnité pour « les dommages, vitupère ouvert et préjudices à luy faits à petite cause, » Jean de Vienne lui alloua cinq cent cinquante florins d'or, qu'il ne pouvait payer. Il lui donna en garantie la « ville de Vendelincourt, » à condition que Simon de St-Aubin lui fournirait deux hommes d'armes pour la

campagne ouverte par le prince contre le comte Simon de Thierstein, dont il allait faire cesser le brigandage.

Le chevalier de St-Aubin avait un frère du nom de Aymé, qui lui succéda comme sire du château de Montvoie. Ce dernier ne le garda pas longtemps. Le dix-sept mars 1390, le chevalier Aymé de St-Aubin abandonnait son castel au comte Thiébaud de Neuchâtel, à Henry de Vaillans, châtelain de St-Ursanne, et aux bourgeois de cette ville, qui s'en étaient rendus maîtres une seconde fois « pour certaines et justes causes. »

N. Les St-Aubin portaient *d'argent à bande d'azur chargée de trois besants d'or.*

XIII

Le nouveau seigneur de Montvoie, par le droit du plus fort et peut-être par le droit de la justice ou la justice du droit, Thiébaud VI, qui revendiquait à la même époque, à tort ou à raison, ses droits sur St-Ursanne, écrivait le 1^{er} février 1391 au châtelain de cette ville, Henry de Vaillans, pour le charger de prendre possession du château de Montvoie, « fied de l'Eglise de Basle, respondant dudict fied de tous tems à la chasttellaine de Saint-Ursanne. » Or vous savez, ajoutait-il, que par vous et par nos gens nous avons requestez le dict fied de Montvouhay comme sire que nous sommes de saint Ursanne. »

Le châtelain de St-Ursanne recevait ainsi l'ordre « de mestre la main audict château de Montvouhay, afin que le droit de l'église fût gardé avec tout l'amour et doutance qu'on avait à garder audict comte, que ne se méfautle, Dieu vous garde. »

En 1420, Gérard de Gutwiller était châtelain de Montvoie. Sa femme donnait à l'hôpital de Porrentruy, récemment fondé, « deux linceuls. »

XIV

Henry de Boncourt, dit d'Esuel, était sire de Montvoie en 1426. Il payait à la collégiale de St-Ursanne une somme annuelle de quinze sols pour l'anniversaire fondé autrefois par Guillaume de Bremoncourt.

Ce nouveau possesseur ou tenementier du château de Montvoie, était fils de Jehan de Boncourt dit d'Asuel, que nous trouvons châtelain de Porrentruy en 1404.

Le sire de Boncourt, en 1442, fut obligé de reconnaître en qualité de propriétaire du château de Montvoie, le chevalier Thiébaud Makabrey de Tavannes. Déclaration solennelle en était faite par Pequegnat de Montvoie, gendre de feu Hugues, de Bremoncourt, « sur la voie publique devant le château de Montvoie. »

Le 16 janvier 1452, Warmuth de Montvoie déclare que l'année suivante il reviendra au service de noble Thiébaud de Tavannes, écuyer à Montvoie, et qu'il y fixera son domicile avec l'agrément dudit Thiébaud.

N. Les armes des Tavannes portaient un *coq d'or en champ d'azur*. Boncourt-Asuel portait *de gueules avec deux haches d'armes d'argent en sautoir*.

XV

Le 22 décembre 1456, Thiébaud de Tavannes fait un partage entre son gendre Jehan de Grandvillers et son fils Jehan-Ulrich, qu'il avait eu en légitime mariage de noble damoiselle Jehanne de St-Aubin (la fille de Simon ou d'Aymé de St-Aubin). En vertu de cet acte, Jean Ulrich de Tavannes restait en possession de la moitié du château fort (*fortalitia*) de Montvoie avec ses dépendances « fief du Révérend Père en Dieu l'évêque de Basle, » ainsi que du pré St-Valbert et de diverses propriétés situées à Monturban, Ocourt et Bremoncourt.

Par suite d'alliances de famille, nous retrouvons un Henry de Boncourt, fils du premier, sire de Montvoie

en 1487. Il avait alors pour fermiers, Werlin de Bremoncourt, résidant à Montvoie, et Jean Bovier de Montvoie. Ceux-ci s'engageaient par écrit envers leur seigneur, de ne pas habiter ailleurs qu'à Montvoie, sous peine d'un dédommagement de trente livres stebelers à payer au chevalier Henry et à ses héritiers. Heintzmann (Jean) avait un fils du nom de Pierre, et Richard était fils de Werlin. Les deux fils se portaient cautions pour les deux pères.

En 1516, Claude de Tavannes, descendant de Jehan Ulrich, était seul seigneur de Montvoie. Les deux fils de Thiébaud et Jehan étant morts sans héritiers, ce fief noble fut partagé entre Jean Jacques de Grandvillers et Walther de Vendelincourt, l'un et l'autre époux des sœurs des derniers Tavannes.

En 1564, Montvoie et Lamotte n'avaient plus qu'un seigneur. C'était Jehan Conrad de Grandvillers. Monturban appartenait également aux sires de Grandvillers, à qui revenait de concert avec le prévôt de St-Ursanne, la collature de l'Eglise de Bremoncourt-Ocourt.

XVI

Le château de Montvoie existait encore en 1456. Il est expressément désigné (*fortalitia*) dans l'acte de partage fait par Thiébaud de Tavannes entre son fils Jean Ulrich et son gendre Jean de Grandvillers. Mais c'est la dernière mention qu'on trouve du château de Montvoie. Il n'en est plus question en 1487, lorsque Henry de Boncourt était sire de Montvoie, moins encore en 1516 et en 1564. A ces deux dates, Claude de Tavannes et son successeur, Conrad de Grandvillers, sont seigneurs du *fief de Montvoie* et non plus du château.

C'est donc entre ces deux dates, 1456 et 1487, que se place historiquement la ruine du château de Montvoie.

A quel événement se rattache sa destruction? En tout cas, il a été la proie des flammes. On voit au premier

aspect que les restes intérieurs de la tour actuelle ont été roussis par le feu et que l'incendie a dévoré les charpentes du vieil édifice.

D'un autre côté, nul renseignement ne nous est donné, ni écrit, ni traditionnel, sur la ruine de ce château. Nous pensons que sa destruction remonte au commencement des guerres de Bourgogne. On sait, en effet, qu'après la justice sommaire dont l'odieux tyran, Pierre de Hagenbach, fut l'objet en 1473, Etienne de Hagenbach s'en vint, l'année suivante, à la tête de bandes de Bourguignons, venger la mort de son frère en ravageant par le fer et le feu toute la vallée d'Ajoie avec ses environs et les environs de Ferrette.

Dans sa colère, il incendia et égorgea tout ce qui se trouvait sur son passage. (1) Il fit en Ajoie un séjour de plusieurs semaines. C'était plus qu'il n'en fallait pour laisser le temps à ses troupes incendiaires et pillardes de descendre dans la vallée du Doubs, que rien ne défendait.

Etienne de Hagenbach ne s'éloigna de l'Ajoie que sur la fin d'août 1474. C'est donc vraisemblablement à cette époque que le château de Montvoie fut pris, saccagé et réduit en cendres pour ne plus se relever.

Les ruines du vieux manoir appartiennent de nos jours à M. Koller, député et avocat à Moutier.

(1) Plus de quarante localités en Ajoie furent victimes de sa fureur. (*Rauracia vastata*), ouvrage du P. Sudan ou de J. Moingenat, chanoine de St-Ursanne.